

FEUX CROISES épisode 14

Sur le seuil de la porte, il crut bon de préciser : Sachez cependant que nous avons tout fait pour le garder en vie.

Lorsqu'il se retrouva dans la ruelle, levant les yeux au ciel, il constata que le vent du crépuscule l'avait rincé de tout nuage. La voie lactée, comme un grand voile de tulle, semblait flotter, irréelle, dans le bleu sombre de la nuit. Silencieux, un ballet de chauves-souris valsait au-dessus de sa tête. « C'est par des nuits semblables qu'il a dû composer ses Nocturnes », pensa-t-il. « Chopin était-il un ensorceleur ou un ensorcelé ? »

Louis s'était mis en quête d'un électricien. Pour éclairer le bal, qui devait se terminer tard dans la nuit, il fallait des lampions, des guirlandes traversant la route, devenue piste de danse pour un soir. Raymond avait accepté de bon cœur. Il se chargerait de la besogne. C'était un solide garçon à la carrure impressionnante, habitant le hameau voisin, tout réjoui par l'idée de faire danser sa promise.

Les femmes, le cœur rajeuni, la tête hérissées de bigoudis de métal, révisaient leur modeste garde-robe, promettaient de confectionner des chaussons aux pommes, des choux à la crème et quelques-unes proposaient même des îles flottantes.

Line et Max, main dans la main, se rendaient chez Eva pour lui annoncer la nouvelle.

- Viendra-t-elle ? se demandait la fillette.

Max, tout à ses idées, n'écoutait pas le bavardage de l'enfant. Depuis quelque temps, il ne pouvait chasser de son esprit le départ d'Eva. Et cette seule pensée le bouleversait. Sa quarantaine passée lui reprochait d'être amoureux. Pire, il se trouvait stupide. Cependant, toute prudence l'ayant quitté, il s'enfonçait avec lucidité dans cet état. Aussi ce matin-là, bien avant le lever du soleil, avait-il pris sa décision. Selon son habitude, Eva offrit son infusion à Max, son sirop à Line. Avant de se consacrer à Pauline, la fillette, fermant les yeux, savoura à

petites goulées le sirop de mûre et ce spectacle mit leurs yeux de bonne humeur. Après le départ des enfants appelées par la Mère Blanche, Max se livra d'un seul trait. Un moment, son regard resta accroché au feuillage, de peur de lire sur le visage aimé, l'amorce d'un refus qu'il s'était pourtant préparé à entendre. Eva ne dit rien. Un silence nouveau s'installa entre eux. Un silence estival, blond d'abeilles, de roucoulates, de notes d'eau que l'Oule, à quelques mètres en contrebas, solfiait parmi les roseaux. Ce fut elle qui le rompit. - Max, murmura-t-elle, s'emparant de sa main posée sur la table : Je suis touchée...

Elle parvint à captiver les prunelles grises qui, renonçant à fuir, s'arrimèrent au bleu des siennes. Il sourit du mot. Plein d'espoir, il la contempla de l'œil et du cœur confondus, la jugeant un peu perdue, encore plus désirable dans ce trouble qui rosissait ses joues. - C'est un refus ? parvint-il à articuler.

- Comment refuser un homme tel que vous, Max ! Il faudrait être folle !

Le cœur de Max fit une pause. Son espoir tournait en rond. - Alors c'est oui... dit-il à bout de patience.

Une infinie tristesse s'empara d'Eva. « Je ne peux vous répondre. »

Baissant les yeux, la jeune femme s'échappa un instant pour reprendre d'une voix calme, un peu lointaine, qu'il ne connaissait pas. - Je ne suis pas libre.

Il eut un haut-le-corps de surprise, se fit reproche.- Vous n'en avez jamais rien dit ! Pour aussitôt changer de ton : Il est vrai que vous ne parlez jamais de vous.

- Que vous dire ? dit-elle. Tête baissée, des larmes au bord des cils : Que je ne devrais pas être ici ? Tant de choses se sont passées...

Eva, passant une main sur son front, reprit son souffle.

- Lorsqu'en septembre trente neuf, les Allemands ont envahi la Pologne, je n'étais pas à Varsovie, mais au chevet d'une amie d'enfance, dans un village près de Lyon.

Comme elle, Olga était médecin.

- Nous avons fait nos études ensemble. Bien qu'elle ait épousé par la suite un Français et qu'elle vive en France, nous ne nous sommes jamais

perdues de vue. C'était pour moi comme une sœur. La sœur que j'aurais aimé avoir.

Face à l'interrogation muette de Max, elle reprit : Un jour, Pierre, son mari, m'a écrit. Olga vivait ses derniers moments et désirait me voir. J'ai longtemps hésité avant de partir. Déjà, en mars, les troupes allemandes étaient entrées à Prague...

Max approuva de la tête. Tout à ses souvenirs, Eva ne pouvait réprimer un léger tremblement. - Le pacte de non-agression signé entre l'Allemagne et la Russie ne laissait rien présager de bon. Mais Marek... mon mari, se reprit-elle, a insisté pour que j'aille à Lyon. Ses parents garderaient notre petite Iréna jusqu'à mon retour.

Elle fit une courte pause avant d'avouer ce qu'elle ne cessait de se reprocher. – Je n'aurais pas dû... Mais Marek était persuadé qu'il n'y aurait pas de guerre... Que l'Europe ne laisserait pas faire Hitler et Staline... Je me suis laissé convaincre. Et puis, il y avait ces lettres de Pierre, de plus en plus désespérées...

Elle s'était tue, aux prises avec ses remords qui ne cessaient de la torturer. Ce fut lui qui relança le dialogue : Vous n'avez pas pu revenir ?

- Non, dit-elle. Je suis restée plus longtemps que prévu auprès d'Olga. Très vite les événements se sont bousculés. Hitler a envahi la Pologne. La France a déclaré la guerre à son tour. J'ai su par les journaux que Varsovie était bombardée, rasée même, que l'hôpital où je travaillais avait brûlé..

Eva s'absenta dans une houle de souvenirs douloureux, le regard fixe, les lèvres serrées, de lourdes larmes inondant ses joues.

- On ne comptait plus les morts... J'étais comme folle...Comprenez-vous ? Je n'avais qu'une idée, rejoindre Iréna...
- - Et ? murmura Max.
- - Et il a fallu le bon sens de Pierre pour me ramener à la raison. Il m'était impossible de retourner en Pologne...

Un gros sanglot qu'elle tenta d'étouffer, l'interrompit.

- En qualité d'étrangère, je pouvais devenir suspecte. Chaque jour des réfugiés affluaient, venant de toutes parts... Des bruits couraient... Il se disait que des traîtres renseignant l'ennemi, se trouvaient parmi eux. Il régnait à Lyon une grande incertitude. Certains parlaient de ville ouverte. C'est-à-dire fréquentable pour les réfugiés qui campaient déjà sur les boulevards, dans le parc de la Tête d'or, dans les collèges, les lycées. La Mairie, quant à elle, suggérait le départ des familles. En gare de Perrache, les trains étaient pris d'assaut... L'ennemi approchait toujours. Alors, au loin, avaient brûlé les dépôts d'essence, et ceux de munitions sauteraient aussi.

Grossissant le flot humain avançant sur les routes encombrées de convois militaires, Eva avait pris le chemin du sud sur lequel régnait la grande peur. Cette peur qui faisait fuir la population de ville en ville à mesure que l'armée allemande était annoncée, grossissait des villages tranquilles et les vidait aussitôt aux mots de : « Ils arrivent ».

- J'ai suivi les routes bordant l'Isère, me mêlant aux gens épuisés venus du nord-est. Il y avait aussi des soldats en débandade, certains de pouvoir rejoindre leurs corps dans les casernes de Vienne ou de Valence...

Eva s'était tue. Emu jusqu'aux larmes, Max serrait ses mains douces et fragiles dans les siennes. Il lui semblait retenir un oisillon prisonnier. Au-dessus d'eux le tilleul déployait son filet de fraîcheur d'où descendait l'odeur forte des fleurs oubliées.

- Vous ne m'avez rien confié, reprocha-t-il doucement. Vous m'avez toujours laissé parler, parler...Alors que vous aviez tant de choses à dire. Je suis impardonnable, j'aurais dû me douter...

Posant son index sur les lèvres de Max : Surtout pas d'excuses entre nous, dit-elle, prenant une inspiration avant de poursuivre : A Valence, j'ai recueilli Pauline. Et j'ai continué à avancer, poussée par la foule.. Il y avait toujours des soldats sans armes, des civils perdus, comme fous et des automobilistes pressés. Certains disaient que les routes étaient bombardées. Toujours affamée, Pauline pleurait beaucoup. Je ne trouvais pas de lait pour la nourrir. Souvent les fermes étaient désertes..... A suivre

